

## T 306

# LES SOULIERS USÉS À LA DANSE

## 2

### Les Princesses dansantes de la nuit

*Cette version ne provient pas de la collecte de Millien, mais a été recueillie par P. Delarue.*

Il y avait une fois un roi qui avait une fille jolie, gracieuse et douce. Mais ce qu'elle faisait la nuit était plein de mystère.

Chaque jour, le cordonnier de la cour lui apportait douze paires de souliers de satin. Le soir venu, son père la conduisait à sa chambre, fermait lui-même la porte à double tour et mettait la clef dans sa poche, poussait lui-même sept verrous de sûreté, installait lui-même devant la porte une sentinelle qui devait veiller toute la nuit ; et toute la nuit des soldats montaient la garde autour du château. Et chaque matin, quand le roi venait éveiller la princesse, il la trouvait brisée de fatigue, les douze paires de chaussures gisaient en désordre dans un coin de la chambre, et toutes avaient les semelles complètement usées par la danse. La sentinelle n'avait rien vu, rien entendu ; les soldats du guet n'avaient vu personne entrer ni sortir et la princesse ne voulait rien dire. Le roi était consterné.

Il consulta ses astrologues qui interrogèrent longuement le ciel, les étoiles qui voient tout sur la terre et la lune qui pénètre partout. Et les astrologues répondirent :

— Ce que fait votre fille n'est pas vu des astres de la nuit.

Il consulta ses mages qui examinèrent minutieusement les souliers usés par la danse, puis interrogèrent les choses de la terre. Et les mages dirent au roi :

— Ce que fait votre fille durant la nuit n'est pas vu des choses de la terre.

Il consulta son médecin qui était un grand savant, habile à pénétrer les secrets du corps, de l'esprit et du cœur. Le médecin interrogea, examina, ausculta la princesse et déclara au roi :

— Votre fille a un secret qui nous échappe. Seul un jeune homme courageux qui la surveillerait avec adresse saurait le découvrir et il gagnerait en même temps le cœur de la princesse.

Alors le roi fit annoncer dans son royaume et dans tous les États voisins que celui qui découvrirait le secret de sa fille la recevrait en mariage et aurait en dot la moitié du royaume, en attendant d'être roi à son tour. Mais celui qui, ayant essayé, n'aurait pas réussi, serait mis à cheval sur un âne, la tête tournée vers la queue qu'il tiendrait des deux mains, et devrait se retirer honteusement sous les huées de la population.

Comme la beauté, la douceur et la grâce de la princesse étaient connues partout, les fils des rois voisins et quelques grands seigneurs du royaume se présentèrent tour à tour.

Mais à tous arrivait la même chose. On recevait le prétendant avec beaucoup d'honneur : un carrosse l'allait prendre aux portes de la ville, les troupes faisaient la haie sur son passage, les cloches sonnaient, le canon tonnait, les salves crépitaient, le peuple

applaudissait. Le roi le recevait à la porte du palais, l'invitait à sa table, le faisait manger à sa droite. La nuit venue, la princesse se retirait dans sa chambre ; alors on installait le prétendant dans une chambre voisine d'où, par la porte entr'ouverte, il pouvait, s'il le voulait, se rendre compte de tout ce que ferait la princesse si elle tentait de s'éloigner.

Mais, invariablement, dès qu'il était au lit, le jeune homme sentait ses yeux se fermer malgré tous ses efforts et il tombait dans un sommeil de plomb. Au jour, c'était le roi qui l'éveillait en venant voir sa fille ; le malheureux prétendant, ne sachant rien, devait repartir honteusement, à cheval sur un âne dont il tenait la queue à deux mains, sous les huées de la population.

Déjà onze princes ou grands seigneurs s'étaient présentés sans succès et le roi n'avait plus guère d'espoir.

C'est alors que le soldat La Ramée quitta son régiment. Il avait servi quatorze ans dans les armées du roi, aux frontières du pays et, malgré ses bons services, malgré sa bravoure dans les combats, il n'avait pu obtenir ni galon, ni récompense. Alors il déclara ouvertement qu'il en avait assez de l'armée, des officiers et du roi, et il demanda son congé. On le laissa partir avec son uniforme, douze liards dans sa poche et un pain de munition dans son sac. Et il se mit en route pour son pays, chantant gaillardement.

Au bout d'une lieue il rencontra une vieille femme qui lui demanda l'aumône. Tirant sa bourse, il lui dit :

— Tiens, bonne vieille, voici la moitié de ma fortune.

Il lui donna six liards et il reprit sa route et ses chansons.

Une lieue plus loin il rencontra une autre vieille, plus âgée que la première qui, elle aussi, lui demanda l'aumône.

— Tiens, bonne vieille, voici tout l'argent qui me reste.

Il lui vida sa bourse dans la main et repartit, toujours chantant.

Une lieue plus loin, il rencontra une troisième mendicante, bien plus vieille encore que les deux autres, toute ratatinée et toute courbée, et elle lui demanda aussi l'aumône.

— Décidément, dit La Ramée, notre roi laisse mourir de faim les vieilles gens. Tiens, bonne vieille, prends la moitié de mon pain.

Et il partagea avec elle son pain de munition.

Alors la vieille se redressa, laissa tomber ses oripeaux, et La Ramée s'aperçut que c'était une fée. Il n'en fut pas étonné, car en ce temps-là les soldats savaient qu'il existait des fées dont ils se contaient les histoires autour des feux de camp lorsqu'ils étaient en campagne, ou dans la chambrée en hiver, quand, la chandelle éteinte, il était trop tôt pour dormir.

— La Ramée, c'est moi que tu as déjà rencontrée deux fois, déguisée en mendicante. J'ai voulu éprouver ton bon cœur. Où vas-tu si joyeux ?

— J'ai servi quatorze ans de mon mieux dans les armées du roi sans recevoir le moindre encouragement. Alors, j'ai pris mon congé et je rentre chez moi. Et je suis bien content, car j'en avais assez de l'armée, des officiers et du roi.

— Tu parles bien mal de ton roi. Écoute, tu m'as montré ton bon cœur, je vais te récompenser. Veux-tu devenir l'ami du roi et épouser sa fille ?

— Je me moque bien du roi... mais sa fille m'intéresse.

La Ramée avait entendu les soldats parler des nuits mystérieuses de la princesse, de la garde montée à sa porte et autour du château. Comme il était resté jeune avec un cœur tout neuf, les charmes de la fille du roi ne laissaient pas son cœur indifférent ; et il avait le goût des aventures.

— Suis mes conseils, dit la fée, et tu auras la princesse. Va au palais du roi pour y tenter ta chance. Mais le soir, dans la chambre où on te conduira, garde-toi bien de boire le vin qu'on t'offrira et fais semblant de dormir. Voici une cape d'invisibilité, tu n'auras qu'à la

poser sur toi lorsque tu voudras échapper à la vue. Tu es débrouillard, tu en sais assez maintenant pour mener à bien ton affaire.

Et reprenant son aspect de vieille femme :

— Je vais annoncer ta venue. Adieu La Ramée, et bonne chance.

— Adieu, madame la Fée, et merci.

Mais la fée était déjà loin.

La Ramée prit la cape d'invisibilité, la mit dans son sac et reprit sa route en chantant. Bientôt, il arriva aux portes de la capitale.

Aussitôt les cloches se mirent à sonner, les canons à tonner, les salves à crépiter.

— Tiens, se dit La Ramée, j'arrive en pleine fête.

Un carrosse était à l'entrée de la ville, escorté de cavaliers ; deux personnages invitèrent La Ramée à y monter.

— Voudrait-on me mener en prison pour avoir mal parlé du roi ? se dit-il en résistant un peu.

Mais il lui fallut céder, et le carrosse se mit en route. Des deux côtés de la rue, des soldats faisaient la haie et présentaient les armes, les officiers saluaient du sabre ; le peuple applaudissait.

— Mais, se disait La Ramée, en regardant de tous côtés, quel est donc le grand personnage à qui on rend ces honneurs ?

Les cris de « Vive La Ramée ! » retentissaient de toutes parts et il se rendit compte que c'était lui qu'on fêtait de la sorte. Alors, tantôt à une portière et tantôt à une autre, il se mit à faire des saluts militaires.

Le roi l'accueillit à la porte du palais et le fit monter dans une salle où l'attendait un grand festin. On voulait lui faire prendre un bel habit de cour, mais La Ramée tint à garder sa tenue de soldat et son sac, car il ne voulait pas se séparer de sa cape magique.

Le repas terminé, la princesse se retira dans sa chambre. Puis le roi conduisit La Ramée dans la chambre voisine et s'assura que la porte de communication était ouverte. Le soldat avait à peine défait son sac que la princesse apparut, un verre plein à la main et un sourire aux lèvres.

— C'est la coutume au palais qu'un prétendant boive à ma santé avant d'aller au lit. Buvez un verre de vin, La Ramée.

— C'est la coutume pour un soldat de ne pas boire devant une demoiselle. Retirez-vous un instant et je boirai.

La Ramée versa le vin dans sa gourde, et quand la princesse revint prendre le verre, il s'essuyait les moustaches avec un air satisfait et bâillait comme s'il eût eu sommeil.

Il se coucha tout habillé, et bientôt la princesse l'entendit qui ronflait bruyamment. Alors elle soupira :

— Mon pauvre La Ramée, tu auras le sort des autres.

Elle tira de son armoire un voile bleu couleur de clair de lune dont elle s'enveloppa, et une étoile d'or qu'elle fixa dans ses cheveux.

Puis elle frappa doucement trois coups sur le plancher, une trappe se leva, et les onze princesses dansantes de la nuit apparurent à la file, portant comme elle étoile d'or et voile bleu couleur de clair de lune.

La fille du roi, du doigt, leur montra le verre vide et La Ramée. Alors, elles entourèrent le lit du soldat en chantant :

— Mon pauvre La Ramée, tu chevaucheras l'âne. Tu chevaucheras l'âne, mon pauvre La Ramée.

Mais la fille du roi, restée à l'écart, leur dit :

— Vous chantez. Mais moi, je me sens l'âme troublée.

— Tu es toujours inquiète, dit l'aînée des princesses. Tu as donc oublié combien de fils de roi en vain nous surveillèrent ? Craindrais-tu ce soldat ? Le vin qui fait dormir, pour lui, était même superflu. Voyez toutes comme il dort.

Et la princesse aînée, puis toutes les autres, lui tirèrent le nez, les oreilles, les cheveux, les moustaches sans qu'il bougeât.

— Et maintenant, préparons-nous.

Elles chaussèrent les douze paires de souliers, se mirèrent tour à tour devant la glace en esquissant un pas de danse ; l'aînée, repassant par la trappe, entraîna toute la file dans un escalier qui s'enfonçait dans le sol, la fille du roi la dernière.

Alors, le soldat, qui avait tout observé entre ses paupières demi-closes, sauta du lit, mit sa cape d'invisibilité et s'engagea à leur suite en courant, et entraîné par son élan, il marcha sur le voile de la fille du roi qui eut peur et cria :

— Oh ! derrière moi, quelqu'un retient mon voile !

— Ne sois donc pas si sotté ! dit la première, un clou l'a accroché.

Elles descendirent, descendirent, descendirent, arrivèrent enfin à une galerie que fermait une porte de bronze.

La première princesse frappa trois fois du doigt la porte qui s'ouvrit à deux battants et toute la file s'engagea dans la forêt magique. Elles traversèrent un bois dont les arbres avaient des feuilles de cuivre. La Ramée cueillit une feuille et l'arbre frémit tout entier.

La fille du roi tressaillit :

— J'ai entendu quelqu'un dans un arbre, dit-elle.

— C'est le saut d'un moineau sur une branche, dit la première princesse.

Elles traversèrent ensuite un bois dont les feuilles étaient d'argent. La Ramée cueillit une feuille et cette fois le bruissement gagna les arbres voisins.

La fille du roi poussa un cri :

— C'est la passage d'un lièvre entre les arbres, dit la première princesse.

Elles traversèrent un bois dont les arbres avaient des feuilles d'or et La Ramée en détacha une feuille ; cette fois, tout le bois s'agita longuement.

La fille du roi sursauta et comprima son cœur des deux mains.

— Un être de la terre nous suit, j'en suis certaine.

— Un cerf a bondi et s'enfonce dans le bois, dit la première princesse.

Enfin, elles arrivèrent à une grande pièce d'eau ; au bord les attendaient douze nacelles pavoisées et fleuries avec douze princes en costume de bal.

Chaque princesse monta dans une nacelle et La Ramée se glissa dans la dernière avec la fille du roi. Les batelets partirent, mais celui qui portait La Ramée avait peine à suivre les autres.

— Je ne sais ce qu'a mon bateau ce soir, dit le prince qui conduisait, il enfonce dans l'eau bien plus que de coutume et il me faut ramer de toutes mes forces pour le faire avancer.

— C'est que le temps est lourd, dit la princesse ; moi-même je me sens tout oppressée.

Ils se dirigèrent vers une île où l'on voyait un magnifique château plein de lumières ; une musique merveilleuse s'en échappait, qui donnait une irrésistible envie de danser. Dès que les nacelles touchèrent le bord, les princes sautèrent sur la rive et entraînaient les princesses vers la salle où déjà d'innombrables couples dansaient. La Ramée, toujours invisible, fut lui-même entraîné par la musique et il dut entrer dans le tourbillon, glissant entre les couples en tournoyant sans jamais les heurter.

De temps en temps, on apportait aux princesses altérées une coupe de boisson fraîche, et La Ramée prélevait chaque fois une gorgée sans que personne s'en aperçût. On dansa jusqu'à trois heures du matin, mais alors, les souliers des danseuses étaient usés et percés, et il fallut s'arrêter. Une collation fut servie et les couples se mirent à table. La vaisselle était d'argent, les couverts d'or et les coupes de diamant. La Ramée préleva un morceau dans

chaque assiette et but encore dans sa chaque coupe, mais seule la fille du roi, qui paraissait préoccupée, vit la coupe s'élever, se vider à demi dans une bouche invisible et s'abaisser. Elle tressaillit et se leva :

— Allons-nous-en, dit-elle, j'ai peur.

Les onze princesses de la nuit se moquèrent d'elle, mais se levèrent aussi pour repartir. La Ramée prit alors la coupe de diamant de la princesse fille du roi et la mit dans sa poche. Les princes reconduisirent leurs danseuses au-delà de la pièce d'eau et le soldat se mit cette fois dans la première barque. On traversa le bois aux feuilles d'or, le bois aux feuilles d'argent, le bois aux feuilles de cuivre, et on franchit de nouveau la porte de bronze de la galerie souterraine. La Ramée prit les devants dans l'escalier, rangea sa cape magique et se remit bien vite au lit tandis que les princesses, accablées de fatigue, montaient les marches lentement. Quand elles arrivèrent, le soldat ronflait comme un sonneur. Les douze princesses enlevèrent leurs douze paires de chaussures usées par la danse et les envoyèrent à la volée dans un coin.

Puis elles allèrent vers le lit du soldat et chantèrent :

— Mon pauvre La Ramée, tu chevaucheras l'âne. Tu chevaucheras l'âne, mon pauvre La Ramée.

Seule, la fille du roi se taisait. Les onze princesses dansantes de la nuit l'embrassèrent et disparurent par la trappe. Alors, elle revint seule vers La Ramée et répéta d'un air mélancolique :

— Mon pauvre La Ramée, tu chevaucheras l'âne. Tu chevaucheras l'âne, mon pauvre La Ramée... Et moi, j'appartiendrai pour toujours au royaume de la Nuit.

Puis, après avoir rangé son voile et ses parures, elle se mit au lit.

Au jour, le roi vint trouver La Ramée qui, cette fois, dormait et ronflait pour de bon, et il jeta un coup d'œil sur les douze paires de souliers en désordre.

— Lui aussi a échoué, se dit-il tristement. Il était mon dernier espoir.

Il le réveilla et lui posa la question qu'il avait déjà posée à tant d'autres.

— Où ma fille a-t-elle usé ses douze paires de souliers ?

— Sire, je le sais, mais je ne vous le dirai que devant la princesse.

Le roi, devenu tout gaillard, fit venir sa fille et La Ramée devant son trône et répéta sa question. Le soldat avait apporté les trois feuilles de la forêt magique et la coupe de diamant.

— Sire, onze princesses dansantes de la nuit sont venues hier soir par une trappe pour emmener votre fille ; après avoir chaussé les souliers neufs, les douze princesses sont parties par un escalier souterrain.

— Est-ce vrai, ma fille ?

La princesse baissa la tête sans répondre.

— Continue, La Ramée.

— Elles ont traversé une forêt dont les arbres avaient d'abord des feuilles de cuivre, puis des feuilles d'argent, ensuite des feuilles d'or. Et voici les trois feuilles que j'ai cueillies au passage.

Le roi prit les trois feuilles et les examina.

— Cela me paraît vrai, ma fille.

— Oui, mon père, répondit doucement la princesse.

— Continue, La Ramée.

— Douze princes ont reçu les princesses au bord de l'eau et les ont conduites en barque dans un château où ils les ont fait danser jusqu'à ce que leurs souliers fussent usés. Et ils leur ont ensuite offert une collation dans de la vaisselle d'or et des coupes en diamant. Voici la coupe de votre fille.

Le roi prit la coupe et l'examina.

— Cela me paraît vrai, ma fille.

— Oui, mon père, dit la princesse avec plus d'assurance.

— Continue, La Ramée.

Les princes ont ramené leurs danseuses au bord de l'eau, les onze princesses dansantes de la nuit ont ramené votre fille dans sa chambre, et toutes ont lancé dans un coin leurs chaussures usées par la danse.

— Tout cela me paraît vrai, bien vrai, ma fille.

— Oui, mon père, répondit fermement la princesse.

— Alors tu épouseras La Ramée, lui seul a su gagner ta main.

La princesse se jeta au cou de La Ramée.

— La Ramée, tu m'as sauvée des princesses de la nuit. J'étais sous l'effet d'un enchantement que je ne pouvais révéler et qui me contraignait à agir comme je l'ai fait, seul pouvait m'en sauver un jeune homme courageux qui aurait réussi à découvrir le secret de mes nuits et à rapporter des objets du monde souterrain avant la nuit prochaine. Un jour de plus, il eût été trop tard : les princesses dansantes de la nuit devaient venir me prendre encore une fois et je devais ensuite rester parmi elles.

Conté à P[aul] D[elarue] en août 1950 par François Gagnepain<sup>1</sup>, sous-directeur honoraire du Muséum d'Histoire naturelle à Paris, né en 1866 à Raveau, près de La Charité-sur-Loire ; il tient le conte de sa mère, paysanne illettrée.

*Fiche bristol rédigée par P. Delarue et classée avec le T 306, ATP, Ms 56.35.*

*Version publiée par P. Delarue, CNM, 1, p. 1-14.*

*Catalogue, I, n° 2, p. 170.*

---

<sup>1</sup> Il est probablement le fils de Charles Gagnepain, un des conteurs de Millien qui lui a donné 5 contes, né le 2 mai 1829 à Bulcy, journalier, marié à La Charité-sur-Loire le 2 juin 1862 avec Jeanne Pillard, née le 17 novembre 1828 à Garchy, domestique ; résidant à Pougues-les-Eaux et jardinier lors du recensement de 1896.